

## Un roman sans aventure : vraiment ?

ISABELLE DAUNAI, *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, 224 pages

Jacques Pelletier

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (2015). Compte rendu de [Un roman sans aventure : vraiment ? / ISABELLE DAUNAI, *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, 224 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 28–30.

## UN ROMAN SANS AVENTURE: VRAIMENT?

Jacques Pelletier  
Professeur d'études littéraires à l'UQAM

ISABELLE DAUNAIS  
**LE ROMAN SANS AVENTURE**  
Montréal, Boréal, 2015, 224 pages

L'essai d'Isabelle Daunais, *Le roman sans aventure*, il faut le signaler car ce n'est pas fréquent, a reçu un accueil assez large, et généralement favorable de la critique établie et a suscité un certain émoi parmi les acteurs culturels s'exprimant entre autres sur les réseaux sociaux. Ce n'est pas étonnant toutefois, car l'auteure défend une thèse forte sur la nature du roman québécois, des origines à aujourd'hui, à partir d'une observation voulant qu'il soit, pratiquement, absent de ce qu'elle appelle, à la suite de Milan Kundera, le «grand contexte» supranational dans lequel s'inscrivent les sommets du genre, de Balzac à Faulkner, en passant par Proust et Kafka, le carré d'as auquel appartiendraient également d'autres étoiles filantes comme Fuentes ou encore Gombrowicz.

### LE ROMAN IDYLLIQUE

Cette absence, fait-elle remarquer, est généralement expliquée par des raisons empiriques, sociologiques: le roman québécois est jeune, il n'a pas encore atteint sa pleine maturité, il est la production imaginaire d'une petite société. Il doit concurrencer de plus le roman français, lui-même concentré à Paris qui préfère ignorer ce qui échappe à son contrôle et qui regarde de manière condescendante les œuvres de la francophonie. Ce sont là des motifs réels, admet Daunais, mais qui font abstraction de la nature intrinsèque du roman québécois qui pourrait expliquer de manière plus convaincante son absence du «grand contexte» et l'indifférence des lecteurs étrangers qui ne s'y intéressent pas du tout ou très peu.

Son hypothèse interprétative, qui va se manifester tout au long de l'essai sous la forme d'une thèse au sens fort de l'expression, c'est que le roman québécois exprime une expérience du monde qui ne fait pas place à l'aventure et qui, pour autant, ne peut pas intéresser et stimuler des lecteurs qui recherchent des récits confrontant des héros à un monde traversé par les oppositions et les conflits. Précisant sa pensée de manière plus serrée, elle postule, en reprenant le terme de Kundera, que la condition québécoise est liée à l'*idylle*<sup>1</sup>, dont la signification «définit parfaitement l'expérience

québécoise du monde» (p. 18): un monde pacifié, sans combat, qui se refuse à l'adversité, note-t-elle encore.

C'est cette condition, qui imposerait des limites quasi ontologiques aux écrivains, qui rendrait le mieux compte, en profondeur, de l'incapacité des romanciers, eux-mêmes prisonniers de cette vision, à écrire des récits mettant en scène des héros se confrontant avec le monde, en faisant l'apprentissage à travers des combats tant extérieurs qu'intérieurs, donnant donc à lire des expériences de réelle transformation, à l'exemple des romans d'éducation qui caractériseraient, sous de multiples formes, la littérature du «grand contexte».

Bref, la condition singulière, unique, du Québec, déterminée par un rapport *idyllique* à un monde sans contradictions, empêcherait l'émergence du «grand roman» qui permettrait au Québec de s'affirmer et de rayonner sur le plan international. La démonstration qui suit vise essentiellement à retracer cette conception du monde depuis les origines du roman québécois au milieu du dix-neuvième siècle jusqu'à ses expressions plus modernes au moment de la Révolution tranquille.

L'AUTEURE DÉFEND UNE THÈSE FORTE SUR LA NATURE DU ROMAN QUÉBÉCOIS, DES ORIGINES À AUJOURD'HUI, À PARTIR D'UNE OBSERVATION VOULANT QU'IL SOIT, PRATIQUEMENT, ABSENT DE CE QU'ELLE APPELLE, À LA SUITE DE MILAN KUNDERA, LE «GRAND CONTEXTE» SUPRANATIONAL DANS LEQUEL S'INSCRIVENT LES SOMMETS DU GENRE

### VARIATIONS ET MÉTAMORPHOSES D'HIER À AUJOURD'HUI

Daunais reprend dans ses grandes articulations la périodisation canonique proposée par les historiens et les critiques de la littérature québécoise, prélevant pour chaque séquence des romans considérés représentatifs: *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé, *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon et *Trente arpents* de Ringuet pour la période de 1850 à la Seconde Guerre mondiale; *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy et quelques romans psychologiques significatifs pour l'après-guerre; *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, le *Nez qui voque* de Réjean Ducharme, *Prochain épisode* d'Hubert Aquin, les *Histoires de déserteurs* d'André



Major pour la Révolution tranquille et ses suites immédiates. C'est une sélection qui se défend, mais qui a pour principal avantage d'illustrer de manière assez exemplaire son propos comme on le verra.

Lorsque Philippe Aubert de Gaspé et Antoine Gérin-Lajoie écrivent leurs romans au milieu du dix-neuvième siècle, la société québécoise serait déjà, si l'on suit Daunais, à l'abri de l'histoire, habitant un univers essentiellement rural, obéissant d'abord aux lois de la nature, sans contradictions et sans conflits, bref un univers protégé et déjà d'une certaine manière idyllique. Tout se passerait apparemment dans ce monde immobile comme si la Conquête et plus tard les événements de 1837-1838 n'avaient pas

eu lieu, estompant jusqu'à les faire disparaître les oppositions entre Anglophones et Francophones, approfondis par la suite sous la forme d'une lutte démocratique et nationale, et d'une insurrection armée, entre les Patriotes et le pouvoir établi des élites britanniques et de leurs alliés. L'idylle, dans ses manifestations romanesques originaires, reposerait ainsi sur une méconnaissance ou un oubli de l'histoire réelle, empruntant la nostalgie d'un univers seigneurial idéalisé chez de Gaspé, d'une utopie pastorale, valorisant la propriété terrienne et la création d'une petite ville patriarcale chez Gérin-Lajoie, expressions chacune à leur manière d'un refus de l'histoire et de l'aventure. Daunais reconnaît qu'il y a bien l'embryon d'un personnage «d'aventurier» dans le personnage urbain de Gustave Charménil dans *Jean Rivard*, mais celui-ci serait condamné

<sup>1</sup> Isabelle Daunais, *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, p. 18.

à l'échec, car «Québec n'est pas Paris» (p. 51) et ne lui offre pas de possibilité réelle, comme au Rastignac balzacien, de satisfaire ses ambitions. Somme toute, le personnage comme le roman ne peuvent se libérer du carcan de l'idylle qui représente, dans cette perspective, un blocage, un empêchement insurmontable.

Seul Louis Hémon, dans *Maria Chapdelaine*, réussirait à se délivrer de ce corset en créant deux personnages relevant vraiment de l'aventure; François Paradis, un coureur des bois, jeune et courageux, un héros qui bouge et qui est du coup voué à la disparition dans un monde où il ne se passe rien et dans lequel il apparaît de trop; Maria elle-même, qui doit exercer sa liberté face à des choix de vie possibles et qui, en l'assumant avec lucidité et de plein gré, déjoue la destinée à laquelle elle était vouée par atavisme familial. C'est en cela que le récit d'Hémon est pour l'auteure un authentique «roman d'aventures», l'un des seuls à appartenir à la «bibliothèque universelle», tout en y tenant une place modeste qui représenterait toutefois «peu de chose» dans l'histoire mondiale du roman et beaucoup dans celle du roman québécois, reconnaît-elle avec une certaine condescendance. Cette embellie fait toutefois immédiatement place à un retour en force de l'idylle, qui se manifesterait de manière exemplaire dans *Trente arpents* de Ringuet qui marque la fin du roman dit de la terre. L'écrivain décrit en effet un univers qui se disloque sous les impératifs d'une industrialisation et d'une urbanisation envahissantes qui imposent aussi la logique du profit qui les soutient au cœur même du monde rural. Le caractère idyllique de ce monde immobile est donc taillé en pièces: Euchariste Moisan perd sa ferme et l'univers social et spirituel qu'elle délimite, mais sans lui opposer de réelle résistance, sans «lutte ni révolte» (p. 71). Le personnage apparaît passif face à la transformation agressive de son monde, dont il ne semble pas prendre conscience, et à laquelle finalement il se résigne: l'idylle, disparue du monde social, s'est réfugiée dans le regard aliéné qu'il porte sur lui et à travers lequel, dans la perspective de Daunais, elle se perpétuerait jusqu'à nos jours.

La thèse fait cependant place à une autre et dernière exception, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, véritable œuvre fondatrice, appartenant à la grande tradition du roman réaliste, réfractaire par définition à l'idylle. Jean Lévesque, second personnage en importance du roman, incarnerait le personnage type du récit d'aventures: ambitieux résolu, sans scrupule, il aurait pu (et à limite dû, dans l'optique de Daunais) être le véritable héros de cette variante de roman d'apprentissage que déploie Roy. Celle-ci a préféré l'évacuer assez rapidement de son univers romanesque et centrer toute l'attention sur Florentine. Or, la jeune femme, dans sa confrontation avec l'univers social de Saint-Henri qui, à suivre Daunais, serait à sa manière un espace «abrité», épargné des contradictions et des conflits de la métropole, serait aussi habitée par l'idylle: elle mènerait même «un combat pour l'idylle» (p. 99), note-t-elle, en aspirant au repos, à la tranquillité, au «bonheur d'occasion», ajoutant qu'elle est «tout sauf un personnage de l'aventure, par destin, mais aussi, et surtout par conviction» (p. 99). Pour confondre les aspirations de Florentine avec un désir idyllique, la critique est toutefois forcée d'admettre que l'idylle prend dans ce roman une acception nouvelle, plus «diffuse» et «immatérielle» (p. 104), comme l'«abri» que représenterait Saint-Henri qui n'est pas tout à fait épargné non plus par les contradictions: il n'est pas la reconduction de l'univers rural immobile évoqué dans *Trente arpents*. Ces distinguos lui permettent d'effectuer une pirouette qui transforme le personnage sans aventure de Florentine en une personne prête à «risquer quelque chose», la démarquant en cela des personnages du roman québécois et faisant de *Bonheur d'occasion* une «œuvre décalée» (p. 107) pouvant intéresser les lecteurs du fameux «grand contexte».

Par la suite, si l'on fait abstraction des deux exceptions quasi providentielles qu'incarnent *Maria Chapdelaine* et *Bonheur d'occasion*, le roman québécois ultérieur ne cesse de s'enfoncer dans l'idylle. Dans le roman psychologique d'inspiration chrétienne (*La fin des songes* de Robert Élie), les personnages sont solitaires, impuissants, rêveurs, perdus dans un monde inconsistant; dans sa variante existentialiste (*Poussière sur la ville* d'André Langevin), le héros, le

docteur Dubois, connaît une certaine aventure, dans sa relation avec son épouse notamment, mais limitée du fait que la ville à laquelle il s'oppose, Macklin, serait, signale Daunais, un lieu «sans structure de conflit» (p. 138), ce qui est curieux en effet dans la mesure où Asbestos, dont elle est un double fictionnel, venait tout juste d'être au cœur de l'un des plus importants conflits ouvriers de toute l'histoire du Québec! Les choses ne s'amélioreraient pas avec la Révolution tranquille dont elle écrit qu'elle n'aurait rencontré ni «résistance» ni «contre discours», ne rompant pas résolument avec l'idylle, ni dans la réalité sociale, ni dans la littérature romanesque qui serait aussi caractérisée, en profondeur par un véritable «abandon à l'idylle» (p. 150). Cela vaudrait aussi bien pour les œuvres de Marie-Claire Blais et de Réjean Ducharme que pour celles d'Hubert Aquin et de Jacques Poulin. Et cet enfoncement dans l'idylle trouverait, si l'on peut dire, son point culminant dans les *Histoires de déserteurs* d'André Major qui exprimerait cette vision sous la forme d'une «idylle noire» (p. 200) dans le monde sans issue et figé dans le temps, immémoriel, des Pays d'en haut. Daunais arrête là sa reconstitution du parcours du roman québécois en laissant toutefois entendre, dans sa conclusion, que rien n'a vraiment bougé depuis lors: le roman québécois d'aventure demeure à venir, mais pour cela il lui faudra tourner le dos à l'idylle et à l'univers sécurisant que celle-ci incarne.

**BREF, ON PEUT SE DEMANDER QUELLE EST LA PORTÉE (GÉNÉRALE OU PARTICULIÈRE?) D'UNE INTERPRÉTATION QUI NE SEMBLE VALOIR QUE POUR UNE PARTIE ASSEZ RESTREINTE DE LA PRODUCTION ROMANESQUE QUÉBÉCOISE**

#### UNE THÈSE CONVAINCANTE ?

L'interprétation de Daunais soulève bien sûr des questions et des réserves que j'évoque ici rapidement et qui mériteraient, pour certaines, des développements substantiels:

- la thèse elle-même ne va pas de soi, sur le plan théorique et normatif: elle suppose l'existence ce que Kundera appelle le «grand contexte», sorte d'internationale d'experts et de juges autoproclamés (critiques et écrivains) qui déciderait qui fait partie ou non du Panthéon des «grands écrivains», constituant une sorte d'élite mondiale qui aurait révolutionné la forme romanesque; Balzac serait ainsi le père fondateur, l'ancêtre d'une lignée qui l'aurait prolongé en l'intégrant tout en le dépassant: la liste des élus est très courte et ne la rejoint pas qui veut, il faut mériter la reconnaissance des juges, et dans l'essai en cause, de Kundera et de ceux qui s'en réclament; et à l'aune de leurs critères et prescriptions, la production romanesque québécoise ne fait pas le poids, tout juste bonne pour «l'achat chez nous» et la consommation locale, jugement formulé en termes plus soignés par l'auteure pour ménager les susceptibilités éventuelles des auteurs en cause;
- la périodisation retenue ne va pas de soi; Daunais ne prend pas en considération notamment la production romanesque des 35 dernières années; or c'est durant cette période que la littérature québécoise se consolide sur le plan institutionnel et explose dans une production qui emprunte de nombreuses avenues, échappant aussi sans doute à l'idylle telle que conçue ici; on pourrait évoquer plusieurs romans que l'on ne peut réduire sans aveuglement à cette dimension: *Maryse* de Francine Noël, *La rage* de Louis Hamelin, *Le milieu du jour* d'Yvon Rivard et bien d'autres;
- le choix du corpus est-il représentatif? Il apparaît convenir à la démonstration encore que certains romans retenus y résistent et pourraient fort bien être analysés dans une perspective différente, accordant davantage de place aux effets d'innovation et de rupture.

VOIR ROMAN SANS AVENTURE

à la page 30

## ROMAN SANS AVENTURE

suite de la page 29

Certains romans de l'échantillon ont par ailleurs obtenu un succès international plus important que ce que laisse entendre Daunais. C'est vrai même pour *Tente arpens*, nous a appris Jacqueline Gérols dans un livre pionnier consacré à la réception du roman québécois en France<sup>2</sup>; et cela vaut aussi pour *Bonheur d'occasion* et pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. D'autres romans non retenus, dont *Agaguk* d'Yves Thériault et *Kamouraska* d'Anne Hébert, ont joui également d'une reconnaissance internationale en tant que «romans d'aventures» justement, et que l'auteure n'a pas retenus sans doute parce qu'ils ne confortent guère sa thèse; bref, on peut se demander quelle est la portée (générale ou particulière?) d'une interprétation qui ne semble valoir que pour une partie assez restreinte de la production romanesque québécoise;

– enfin, la réalité sociale qui sert de toile de fond à la production romanesque et de fondement à la théorie de l'idylle est-elle aussi

2 Jacqueline Gerols, *Le roman québécois en France*, Montréal, Hurtubise HMH, 1984.

ISABELLE BOISCLAIR, LUCIE JOUBERT ET LORI SAINT-MARTIN  
**MINES DE RIEN. CHRONIQUES INSOLENTES**  
 Montréal, Remue-ménage, 2015, 160 pages

Voilà un petit livre comme je les aime. On peut le tenir dans la main; l'ouvrir n'importe où; aller d'un texte à l'autre dans l'ordre qui nous plaît, tout en se délectant du mordant de ces auteures-professeuses de littérature à la verve pétillante, dérangeante et pleine d'humour. Isabelle Boisclair (Université de Sherbrooke), Lucie Joubert (Université d'Ottawa) et Lori Saint-Martin (UQAM) y débusquent un sexisme ordinaire, si ordinaire qu'on ne le voit plus puisqu'il fait partie de la culture ambiante (nord-américain, on s'entend!), un sexisme qui se cache à merveille dans les recoins.

J'ai eu pourtant quelques réticences à aborder ce collectif féministe, une certaine peur de m'ennuyer, car les baby-boomers de mon espèce ont déjà entendu la chanson. Je pariais, sans me tromper, qu'à coup sûr, on y parle du choix du rose pour la couette ou la robe des petites filles, des talons aiguilles, du maquillage, de la publicité, des magazines féminins comme de tout ce qu'on a dit, écrit, décrié et crié à juste titre contre la domination des hommes sur les femmes. Nous n'en sommes plus là, me disais-je. C'est vrai; sauf que le regard affûté des chroniqueuses va plus loin avec un art de traquer les manifestations du sexisme dans les petits détails du quotidien, histoire de nous faire réfléchir entre autres au langage qui véhicule la misogynie ou du moins l'inégalité, à la formation des enfants et des intellectuelles, à la consommation *genrée* et à la publicité qui l'accompagne.

C'est dans la démonstration que ces trois intellectuelles excellent particulièrement en nous montrant ce qu'on ne voit pas et qui pourtant crève les yeux. Lori Saint-Martin, par exemple, nous fait voir une affiche de la Semaine d'actions contre le racisme où seize personnes d'origine ethnique diverse montrent l'autre du doigt. Puis, elle écrit:

«Sous le charme de cette affiche colorée et efficace, intelligente et non dénuée d'humour, on pourrait mettre du temps à remarquer une absence pourtant criante: les seize personnages, sans exception, étaient des hommes.» Et de poser cette question tout en y répondant: «[...] les femmes n'auraient donc que des problèmes de femmes et pas des problèmes humains, comme le racisme? Elles demeurent particulières, pendant que les hommes sont universels? Voyons donc!» (p. 12) N'avons-nous pas effectivement tendance à penser tout groupe social au masculin sans tenir compte de la présence réelle de femme dans ces groupes, avec, comme le souligne la chroniqueuse, le danger bien calculé que moins on montre les femmes moins elles s'engagent dans ces groupes?

Sous le titre «La nouvelle pitoune, même vieille poutine...», Lucie Joubert s'attriste d'assister au retour de la rivalité entre filles, voulant chacune être mieux que la fille d'à côté, «cette compétition sournoise qui prend sa source, encore et toujours, dans leur manque d'estime de soi et dans leur vulnérabilité dans ce qu'elles perçoivent comme la nécessité de se conformer aux diktats de la beauté» (p. 100). Je vous avais bien dit qu'on finirait par parler de publicité! Lucie Joubert va plus loin en parlant

tranquille et «immobile» que l'affirme Daunais? Rien n'est moins sûr. Bien entendu le Québec n'a pas connu d'équivalent aux révolutions française, américaine, russe, mais il a vécu sa part de conflits: la Conquête, les Événements de 1837-1838, la rébellion et la répression des Métis de l'Ouest et de Louis Riel, les crises de la conscription, les luttes syndicales et politiques sous Duplessis, la Révolution tranquille, l'émergence du néonationalisme, les deux référendums, le Printemps érable et j'en passe. Ce ne sont pas des réalités qui ont bouleversé l'échiquier mondial, mais qui témoignent d'une effervescence réelle qui contredit la représentation idéaliste d'une histoire proposée ici comme une idylle. Projeté sur cette scène sociale remplie de contradictions et de conflits, le roman québécois appellerait une tout autre interprétation qui accorderait davantage d'importance à l'aventure, y compris entendue au sens où la définit Isabelle Daunais. Cela suppose cependant de quitter le ciel de la théorie et d'arriver dans un monde qui est tout sauf figé et immobile. ❖



«de séduction formatée, codifiée» avec cette idée toujours présente chez les filles de plaire, séduire à tout prix pour tout simplement exister, lui semble-t-il.

J'avoue avoir un faible pour les textes d'Isabelle Boisclair. Notamment pour celui intitulé: «Aimez-vous! C'est un ordre!» L'auteure s'en prend à un essai d'Élisa Brune, *La révolution du plaisir féminin: sexualité et orgasme*. Il y a de quoi rire et de quoi pleurer. Amusez-vous avec cette injonction qu'on assène aux femmes avec la pratique de la *mindful masturbation* et dites-le en anglais pendant que vous y êtes, ça fait tellement plus d'effets!

J'aime bien aussi «Les nœuds de la prostitution». Préconisez-vous l'abolition de la prostitution ou sa dépénalisation? Les féministes sont partagées. Il y a de quoi. Isabelle Boisclair a le mérite d'essayer de nommer les nœuds faute de pouvoir les défaire (capitalisme qui régit les échanges, prostitution ancrée dans le territoire de la sexualité longtemps encadré par la morale et échanges qui se déroulent en régime patriarcal, donc dans un rapport de dominant dominé.)

Dans «Un écrivain, une écrivaine», c'est à l'émission *Tout le monde en parle* que la chroniqueuse s'en prend. La façon dont y a été traitée Nelly Arcan est odieuse et l'émission de Guy Lepage en prend pour son rhume!

Heureusement, pour nous consoler de la misogynie à couenne dure, il y a ces féministes de la quatrième génération dont nous parle Louise Joubert qui se réjouit de certains ferveurs féministes chez ses étudiantes: «Elles sont arrivées, enfin! Des filles radicales, qui ne se satisfont pas du statu quo et qui, youpi, prennent la relève, ruent dans les brancards, grondent et façonnent la quatrième vague du féminisme!» (p. 139) Ces femmes «au féminisme serein» réagissent dans l'instant et interviennent de façon pratique pour changer ce qui cloche dans le quotidien. Parviendront-elles à changer nos discours, nos visions, nos publicités, notre regard? À quand une réelle et saine mixité ancrée dans une posture d'égalité et de solidarité?

Offrons donc à la génération montante, fille ou garçon, ce livre subversif. Offrons-le à tous ceux qui comme moi se contentent facilement des acquis de leur génération. L'écriture au vitriol ne manquera pas de nous décaper!

Françoise Bouffière  
 Orthophoniste